

—C'est bon, murmura-t-il, je ne me trompais pas.

Et, tout haut :

—Puisque vous me montrez votre carte... je vais vous prouver que je suis en règle... Voici ma permission... Lisez-moi ça... hein ? "Jan-Jot... deux blessures... médaille militaire..." Je parie que vous n'en avez pas autant à votre service ?

—Vous m'avez l'air d'un entêté, mais d'un brave homme, Jan-Jot. Je suis médaillé comme vous, et j'ai reçu pour ma part onze coups de couteau. Ça vaut bien vos deux blessures ?

Glou-Glou agita son moignon.

—Pas celle-là... dit-il avec fierté.

—Et puisque nous sommes deux vieux soldats, écoutez mon conseil... Ne vous obstinez pas à me suivre comme vous faites. Je ne sais pas si vous avez des raisons particulières pour le faire. Vous êtes peut-être tout simplement pochard. Je vous pardonne.

—Je ne demande pas mieux, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Nous trinquerons ensemble à la première auberge.

—Non, je n'ai pas le temps, je suis pressé.

—Alors, je continuerai de suivre le chemin qui me plaira.

—Je vous en empêcherai.

—Je vous en défie... Je suis en règle et la rue est à tout le monde.

—Nous verrons bien.

Gérard filait en avant en faisant force détours. Mais Pinson était passé maître dans cet art qui consiste à ne pas se laisser dépister, et, comme un bon chien de meute, il ne faisait pas défaut.

Glou-Glou avait, de son côté, repris de plus belle :

Pêcheur, parle bas...

Tout à coup passent deux sergents de ville.

Pinson leur fait signe. Ils approchent. Il leur montre sa carte.

—Voilà, dit-il en désignant Jan-Jot, un bonhomme qui me gêne. Emmenez-le chez le commissaire de police.

Glou-Glou avait entendu :

—Oui-da, fit-il, goguenard... et pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Les sergents de ville semblaient surpris :

—Glou-Glou au poste ? Ce serait la première fois de sa vie ! Il n'a pas la tête solide, mais jamais il ne fait de scandale...

—Emmenez-le, vous dis-je !

—Avez-vous un mandat d'amener ?... L'avez-vous surpris en flagrant délit.

—Non.

—Alors, si vous voulez que nous l'emmenions, soit, mais il faudra que vous nous suiviez chez le commissaire. Il n'est pas commode, M. le commandant de Creil.

Jan-Jot eut un éclair dans les yeux.

—C'est ça, dit-il, ça me va. Cet homme prétend depuis un quart d'heure m'empêcher de jouer dans les rues de la ville... sous quel prétexte ? De quel droit ? On ne sait pas. Peut-être tout simplement parce que monsieur est nerveux et parce que monsieur n'aime pas l'orgue de barbarie... monsieur est bien difficile... Qu'est-ce qu'il faut donc à monsieur ? L'orchestre de l'Opéra ?...

Les quatre hommes s'étaient arrêtés pendant cette discussion, ou plutôt Glou-Glou s'était arrêté, forçant les trois policiers à en faire autant.

Pendant cela, Gérard avait marché toujours.

Il venait de disparaître au tournant d'une rue.

Pinson ne retint pas un geste de colère et de désappointement, pendant que Jan-Jot, au contraire, souriait avec malice.

Dans ce duel entre la police et le joueur d'orgue, c'était celui-ci qui venait de triompher.

Discuter davantage, c'était perdre le Dr Gérard.

Allez chez le commissaire, pour quel motif ?

—C'est bon, laissez-le s'en aller, dit Pinson... mais tu m'as fait une vilaine farce, toi—fit-il en s'adressant à Jan-Jot, et si jamais je te retrouve sur mon chemin !

—Oh ! il ne faut désespérer de rien, l'occasion s'en représentera.

Pinson se mit à courir dans la direction qu'avait prise Gérard. Mais là où le docteur avait disparu était un dédale de ruelles où l'agent se perdit. Le joueur d'orgue s'en venait pesamment derrière lui.

—Cours, mon bonhomme, cours, disait-il... tu l'as perdu, va !

Et changeant d'air, il entonna, afin de mettre encore Gérard en éveil :

Prenez garde !

La Dame blanche vous regarde,

La Dame blanche vous entend.

Puis, comme il savait que Gérard se rendait à la maison de Beaufort, pour y voir Daguerre, il alla se poster hors de Creil, près de la plaine, ne perdant point de vue la maison, ni la campagne, guettant l'arrivée de Gérard afin de lui signaler un péril s'il découvrait Pinson.

Bientôt le médecin parut. Il pressait le pas.

Derrière lui, au loin, personne.

A plusieurs reprises, il s'arrêta et regarda s'il n'était pas suivi.

Tout à coup, il entendit l'orgue de Jan-Jot qui jouait :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,

C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau...

—Brave garçon, murmura Gérard. Il est à son poste et m'avertit qu'il n'y a plus de danger !...

Cinq minutes après, il était chez Daguerre. Glou-Glou le vit entrer, mais au lieu de s'en aller, il resta.

—Cet olibrius pourrait retrouver la trace du docteur, se dit-il, et puisque M. Gérard a des raisons pour qu'on ne sache pas où il va, je vais veiller à ce qu'il ne soit pas dérangé.

Il s'établit commodément derrière une haie, à travers laquelle il pouvait voir la maison de Beaufort : il s'assit par terre, posa son orgue devant lui, en guise de table, la manivelle à portée de la main, prêt à jouer à la première alerte ; puis il tira de sa poche un peu de lard et une croûte de pain, installa le tout sur l'instrument et se mit à manger avec appétit.

Nous le laisserons à table et nous suivrons Gérard.

Ce n'était pas sans une émotion poignante que le jeune homme entra dans cette maison.

Qu'y venait-il faire ? Quel sentiment l'y ramenait ?... Quelle résolution avait-il prise ?... Epreuve-t-il, au fond de son cœur, un peu de pitié pour ce misérable qui venait de lui révéler sa paternité. Non, rien de tout cela...

Il venait faire auprès de Daguerre une suprême tentative pour sauver Beaufort.

Et il n'éprouvait d'autres sentiments que le dégoût d'être le fils d'un pareil père et un grand désir de faire justice quand même.

Lorsqu'il entra, Daguerre n'était plus dans son lit. Il était assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte sur la campagne et les débris d'un repas sur une table, devant lui, indiquait que l'appétit était revenu.

Il tourna la tête au bruit que fit Gérard en entrant.

—Bonjour, docteur... vous voyez, je suis mieux.

Gérard s'approcha de lui.

—Mieux peut-être, dit-il, car l'énergie chez vous est grande. Elle commande aux souffrances du corps. Vous devinez que les dangers qui vous menacent sont d'autant plus grands que votre faiblesse vous défend d'y échapper. Guéri, vous fuyez et vous narguez la justice.

Daguerre, calme, répondit :

—C'est curieux, Gérard, nous sommes presque toujours d'accord, car il y a du vrai dans ce que vous dites. Il est certain que lorsque je pourrai mettre les pieds dehors, je ne resterai pas en France. Ce n'est pas sûr pour moi la terre de France. Non pas que je n'aie point confiance dans votre honneur. Loin de là, mais vous pouvez commettre, vous commettrez à coup sûr, une imprudence... Et une imprudence, même légère, ça peut se liquider, pour moi par le baignoire ou l'échafaud.

Il parlait de cela comme d'une chose à peu près indifférente.

Puis, après un silence, toujours calme, toujours souriant :

—Eh bien ! mon fils, avez-vous eu avec votre mère une conversation à mon sujet ? Votre mère vous a-t-elle déclaré que j'avais menti ? Ou bien a-t-elle purement et simplement confirmé ce que je vous avais dit ?

Gérard eut une crispation douloureuse du visage.

Il ferma les yeux... et, d'une voix altérée.

—Ma mère m'a tout avoué !

—Et vous ne doutez plus que je suis votre père !...

—Non, hélas ! je ne doute plus.

—Tant mieux. J'aime les situations nettes et précises. Et celle-ci en est une. Asseyez-vous donc, Gérard... Asseyez-vous donc, mon fils !...

—M. Daguerre, dit Gérard à voix basse, vous êtes mon père. Cela est vrai. Mais écoutez-moi : vous avez trompé ma mère, jadis, en lui faisant croire que vous l'aimiez... vous aviez fondé sur elle et sur sa fortune une spéculation... Je sais tout, m'a mère m'a tout dit. Je ne vous ai jamais connu. Je dois de naître à un crime... Vous êtes-vous repenti ?... Avez-vous senti tressaillir votre cœur lorsque vous avez su que vous étiez père ?... Cela aurait dû vous ramener à ma mère... au lieu de vous éloigner d'elle. Et vous voudriez qu'aujourd'hui j'eusse des égards pour vous parce que je suis votre fils !... Prétendriez-vous qu'il faut que je vous aime ?...

—Je ne vais pas jusque-là, dit Daguerre, toujours flegmatique.

—Peut-être aurais-je eu pitié de vous, si j'avais surpris chez ma mère au souvenir de ce qui s'est passé autrefois, un peu de tendresse, un peu de douceur. Mon affection pour elle en eût été diminuée, certes, mais heureusement ma mère vous hait... C'est avec un cri d'horreur qu'elle a entendu l'aveu que je lui ai fait. Et je partage l'horreur qu'elle éprouve pour vous, l'épouvante que vous lui inspirez.

—C'est d'un mauvais fils.

—Non, monsieur, jamais je ne pourrai vous considérer comme mon père. Vous êtes un étranger pour moi ; je ne puis avoir pour vous plus d'égards que pour un étranger. Vous êtes un assassin, et si je n'étais tenu par l'honneur, par l'obligation de ne point livrer le secret professionnel, vous seriez entre les mains de la justice.

—Vous m'auriez livré hier, quand je ne vous avais encore rien dit... Permettez-moi de croire qu'aujourd'hui vous hésiteriez.

JULES MARY

A suivre